

Le borbier des doléances

François Roustang, *La Fin de la plainte*, Paris, Odile Jacob, 2000, 256 p.

Luis Carlos Fernandez

Volume 42, numéro 4 (250), novembre 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32702ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fernandez, L. C. (2000). Compte rendu de [Le borbier des doléances / François Roustang, *La Fin de la plainte*, Paris, Odile Jacob, 2000, 256 p.] *Liberté*, 42(4), 140–145.

Le borbier des doléances

Luis Carlos Fernández

François Roustang, **La Fin de la plainte**, Paris, Odile Jacob, 2000, 256 p.

Se connaître, c'est se tromper, et l'oracle qui demandait « connais-toi toi-même » proposait une tâche plus difficile que les travaux d'Hercule, une énigme plus ténébreuse que celle du Sphinx. S'ignorer soi-même consciemment, voilà le chemin. (...) Je ne connais rien de plus grand, ni de plus digne de l'homme véritablement grand, que l'analyse patiente, expressive, des différentes manières de nous ignorer, le compte exact de l'inconscience de nos consciences, la métaphysique des ombres autonomes, la poésie née du crépuscule de la désillusion.

Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*

Nous manquons cruellement de défroqués récidivistes de la trempe de François Roustang, qu'une « cure » analytique amena, dit-on, à quitter la prêtrise, et que les charmes du divan n'empê-

chèrent pas de faire de retentissants adieux à la gourouterie freudolacanienne. Les traces de cet éloignement (*Un destin si funeste ; Elle ne le lâche plus ; Lacan, de l'équivoque à l'impasse*) comptent en effet parmi les classiques d'un genre¹ qui accompagne la psychanalyse dès sa naissance, et dont l'œuvre de démolition est d'ores et déjà achevée.

Persuadé que la suggestion est incontournable et que la psychanalyse, qui prétend le contraire, n'en est que la pratique aveugle « au long cours », Roustang choisit de faire retour à l'hypnose, sol originaire de toutes les psychothérapies. Non pour en adopter simplement les techniques (de la variante eriksonienne, notamment), mais pour la repenser entièrement. *La Fin de la plainte* est la troisième étape de cette ambitieuse entreprise. S'y trouvent approfondis les différents aspects de la thèse développée dans *Influence* et *Qu'est-ce que l'hypnose*², selon laquelle l'expérience hypnotique, loin d'être la soumission passive et aliénante que l'on croit au magnétisme d'un autre, est au contraire « veille du corps » et ouverture au changement ; cas particulier (et particulièrement révélateur) du phénomène d'influence qui gît au cœur de toute relation interpersonnelle.

Envers et contre l'incessant démenti de l'expérience, nous, Occidentaux, persistons bizarrement à croire que se plaindre sans retenue d'un malheur subi finit par en libérer. Or, c'est le contraire qui se produit invariablement. Au lieu de crever l'abcès, le ressassement plaintif le durcit de plus en plus, le transformant bientôt en tumeur maligne, laquelle réduira le plaignant à n'être plus que celui à qui cette triste chose est arrivée. Pris ainsi au piège de ses ruminations, l'affligé collera désormais à sa blessure, au point d'en user comme d'une carte d'identité. Il est donc urgent de comprendre que la spirale des lamentations *détourne* de la douleur initiale, dont il aurait fallu seulement prendre l'exacte et sobre mesure ; et qu'à s'y engager, on risque de ne jamais tourner la page, où s'inscrivent sans cesse de nouvelles doléances. Comment sortir de ce bourbier ?

¹ La critique des fondements théoriques et empiriques du freudisme, dont relèvent de très nombreux travaux. Sans nullement prétendre à l'exhaustivité, le modeste lecteur que je suis en a recensé pas moins de 280.

² Ouvrages publiés aux Éditions de Minuit, en 1990 et 1994 respectivement.

La voie que suggère Roustang est pavée de notions comme *toucher, présence, attente, retrait, corps pensant*, qui définissent l'idée centrale d'*animalité humaine*, venue remplacer dans l'esprit de l'auteur la douteuse notion freudienne d'inconscient, dont le référent, rappelle-t-il, « n'a d'autre existence que celle d'une supposition ».

Les quatorze chapitres qui composent l'ouvrage (des textes inédits à deux exceptions près) s'efforcent de dissiper progressivement les brumes de ce paysage conceptuel, sans toutefois y parvenir totalement. Car, bien que l'auteur n'ait rien abdiqué du souci de clarté et de la volonté d'élucidation qui ont toujours caractérisé ses écrits, la description de l'influence interpersonnelle – « faite de corps en présence (...) qui pensent et interagissent » – est en soi extrêmement ardue. Et le constant recours à la philosophie chinoise (censé, par contraste, mieux faire comprendre notre maladive « complaisance à nous dire ») ne facilite pas la tâche ; il pourrait même faire obstacle à la juste saisie du propos, et porter à conclure hâtivement à l'envolée mystique. Conscient de cela, l'auteur avertit que :

Ces mots de mystique, d'occulte ou de magie ne seront jetés en injures que pour discréditer l'entreprise ou pour la fustiger comme un retour subreptice au religieux.

Ce qu'elle n'est point ; pas plus qu'elle ne relève de cet d'orientalisme simplet que Roger Gentis dénonçait naguère chez les praticiens des thérapies corporelles, fort enclins à parer leur démarche « de quelques plumes asiatiques³ ».

Ceci dit, à l'instar des précédents, ce dernier livre de Roustang ne manque pas de points de controverse qui en font bien autre chose qu'une promenade en forêt, ce qui n'est bien sûr pas la moindre de ses vertus. En voici quelques-uns.

1) Au niveau de l'expression d'abord. Nombreuses sont les formules dont la radicalité – trait majeur chez Roustang – commandait, me semble-t-il, que l'on précisât aussitôt qu'elles énon-

³ *Leçons du corps*, Paris, Flammarion, 1980.

cent un *idéal*, par définition impossible atteindre, mais vers lequel il faut tendre absolument ; faute de quoi, c'est encore une de ces séduisantes mais vaines *utopies* que l'on croit avoir sous les yeux, et qui rendent si peu crédibles les présentations d'approches psychothérapiques. Un exemple parmi beaucoup :

C'est cela l'indifférence [du thérapeute] à la guérison : un détachement radical à l'encontre de ses propres faits et gestes et de l'écho qu'ils pourront recevoir, une insensibilité à la réussite qui ne sera jamais son affaire, mais celle de l'autre, une acceptation égale de l'échec qui lui sera peut-être attribuable, une inlassable patience pour surmonter le découragement et pour imaginer l'ouverture d'autres voies.

Côté « thérapeusant », un tel discours de la méthode donne l'impression que le résultat est pris pour la condition (ou l'arrivée pour le point de départ : comme s'il fallait être déjà autre pour pouvoir changer !).

2) La conséquence la plus inévitable du solipsisme qui est au principe de la thérapie freudienne est, sans aucun doute, la production de « narcisses » en série :

À force de se préoccuper de sa prétendue vie intérieure, écrit Roustang, de ses pensées, de ses fantasmes et de ses rêves, on se perd dans l'analyse de soi, on devient, comme Narcisse, amoureux de sa propre image et on lui substitue l'intérêt que devraient avoir les choses et les êtres de chair et de sang.

Voilà qui est bien fâcheux, et qui devrait donc inciter non pas à « en finir avec la psychologie », comme le propose un peu trop abruptement le chapitre III, mais avec cette psychologie-là, et à lui préférer la perspective *éthopsychologique* que l'auteur a fait sienne après bien d'autres.

Mais on peut se demander si, tout en décrivant à juste titre le narcissisme et l'individualisme exacerbé que notre civilisation

promeut (et auquel la psychanalyse apporte un indéfectible soutien), Roustang ne reprend pas à son compte la « resémantisation⁴ » freudienne du mythe de Narcisse et le contresens qui en résulte. Car Narcisse ne devient pas mortellement amoureux de lui-même à force de complaisante introspection, mais, bien au contraire, *parce qu'il s'ignore au point de prendre son image pour celle d'un autre*. Malade d'automéconnaissance, il incarnerait plutôt le degré zéro du narcissisme au sens freudien du terme. Le mythique personnage n'illustre donc pas le souci maladif de soi, mais ce que j'appellerai le *défaut d'individuation*⁵, commun dénominateur, à mes yeux, de toute psychopathologie caractérisée.

3) Une question revient que l'on croyait réglée depuis longtemps : où loge donc ce praticien ? Roustang serait-il devenu hypnothérapeute pendant que François demeurerait psychanalyste ? Le chapitre IV (« De la demande et du désir de guérir ») le donne à penser :

Certains pensent que la psychanalyse est dans une situation de crise. (...) Nous savons que nous ne pouvons pas nous contenter d'une position défensive, comme si la psychanalyse avait été définie une fois pour toutes et que la soumission à son orthodoxie (mais laquelle ?) était susceptible de nos protéger.

Nous, psychanalystes ? Se serait-il donc agi non pas d'aller ailleurs, mais de critiquer radicalement la psychanalyse pour la « refonder » ? Mais n'y aurait-il pas alors quelque incohérence à nommer encore psychanalyse ce qu'on aurait transformé de fond

⁴ Dictionnaire des mythologies et des religions des sociétés traditionnelles et du monde antique. Sous la direction d'Yves Bonnefoy, Paris, Flammarion, 1981, vol. 2, p. 155-157. La légende d'Œdipe a fait l'objet d'un détournement analogue (voir : Jean-Pierre Vernant, « Œdipe sans complexe », *Raison présente*, 4, p. 3-20 ; Michel Juffé, *La Tragédie en héritage, de Freud à Sophocle*, Paris, Eshel, 2000).

⁵ C'est en ces termes que j'envisage le trouble narcissique dans un travail en cours provisoirement intitulé *De la guérison psychique*. Déficit du sentiment d'être et de se connaître dont l'hyperindividualisme contemporain – un individualisme sans individu – est l'éclatante manifestation. Précisons qu'un tel sentiment ne résulte pas d'une quelconque autoanalyse, il est le simple corollaire de toute condition psychique fondamentalement saine.

en comble, et dont l'essentiel, n'en déplaie à l'auteur, a bel et bien été défini une fois pour toutes⁶ ? À moins qu'il ne s'agisse d'en conserver sciemment l'appellation pour les quelques bénéfices socioprofessionnels qu'elle peut encore procurer dans un pays où l'avenir de la chose freudienne dure longtemps – comme disait l'autre.

4) L'hypnothérapie façon Roustang, si convaincante et heuristiquement féconde qu'elle paraisse, a-t-elle les moyens de son ambition : modifier profondément la relation du patient « à soi, aux autres et à l'environnement » ? Est-elle plus opérante à cet égard que ses innombrables consœurs ou ses résultats sont-ils aussi modestes que les leurs ?

Le dialogue entre deux suspens qui s'est d'abord instauré se renouvelle et se déploie jusqu'à la résolution du problème posé au début ; cela du moins dans certains cas ou dans le meilleur des cas.

Sachons gré à François Roustang de son honnête réponse à cette question, décidément trop épineuse.

ooo

Le « petit guide du changement » qui récapitule cet exigent parcours s'intitule : *Regulæ ad directionem mutationis ordine geometrico demonstratæ*. Un subtil et facétieux clin d'œil, peut-être, qui livre bien la morale de l'histoire : ne craignez pas de disparaître en changeant ; on peut jeter le froc aux orties sans pour autant perdre son latin.

⁶ Un couteau sans lame et sans manche est-il encore un couteau ? C'est ce que les psychanalystes, le dos au mur, ont tendance à répondre à leurs contradicteurs : vous faites erreur, disent-ils, notre métier est, dès ses débuts, en constante mutation ; il n'est plus du tout ce que vous croyez. Se sachant fragile, la cible essaie de se faire mouvante.